

LE MARTYRE DE RENE GREINDL

Le récit de la condamnation à mort du gouverneur intérimaire de la province de Luxembourg par «trois amis» au camp de Buchenwald est dû à un prêtre belge qui fut son confident là-bas. Léon Leloir, des Pères Blancs, se dévoua pendant la guerre comme aumônier des maquis d'Ardenne et du nord de la France. Poète, romancier, auteur prolifique, fondateur de la revue missionnaire Grands Lacs – plus tard Vivante Afrique –, le père Leloir fut arrêté le mardi 4 juillet 1944, torturé et emprisonné à la citadelle de Dinant, puis transféré en Allemagne, interné au camp de Buchenwald, d'où il réchappa. Privé du nécessaire à écrire, et pour lutter contre l'abêtissement, Léon Leloir enregistra dans sa tête, en versifiant pour aider sa mémoire, le témoignage qu'il rendrait après la guerre. Ce témoignage parut aux Editions du Rendez-Vous sous le titre BUCHENWALD et raconte, en 128 vers, de la page 264 à la page 271, la mise à mort de René Greindl par un trio de communistes belges. Liés par le pacte germano-soviétique, les partis communistes de Belgique et de France, jusqu'au mois de juin 1941, militèrent au moins passivement contre la résistance de nos forces à l'envahisseur allemand. En juin 1941, l'attaque de Hitler contre Staline les libéra de cette servitude. Les communistes passèrent alors à la résistance et, convertis tardifs, ne cessèrent dès lors jamais de chercher à faire oublier leur propre collaboration avec les nazis en présentant comme collaborateurs des patriotes qui n'avaient pas attendu la rupture Hitler-Staline pour défendre leur patrie. René Greindl connaissait ses assassins. C'est ce qui signa sa perte : sans doute aura-t-il cru que ces camarades venaient le tirer du « bloc de la mort » afin de le transporter au « Revier », le dispensaire du camp. Lorsque l'un d'eux dans la pénombre prononça son nom, il répondit à son appel, et fut mis à mort.

Rentré au pays le 25 avril 1945, le père Leloir confia le recueil de ses alexandrins – plus mnémotechniques que poétiques on va le voir –, à des proches aux fins de publication. Mais en fait, ils le firent disparaître, trouvant ce texte accablant pour les communistes qui avaient disposé, au sein du camp de Buchenwald, de grands pouvoirs. C'était compter sans la mémoire prodigieuse du prêtre, qui récrivit le tout et le publia un mois après, en mai 45. C'est grâce à cette volonté persistante de témoigner en faveur de la vérité que l'on doit de pouvoir citer ici la partie du récit du père Leloir relative à la mort du gouverneur résistant (Note de l'Editeur):

«Il est peu d'officiers aux chasseurs ardennais
 Dont l'ascendant total à ce point surprenait.
 Pour briller dans un régiment d'un tel mérite,
 Il fallait doublement être élément d'élite.
 René Greindl était (oui «était»: il n'est plus!)
 Pour tout qui le connut d'éloge superflu.
 Elegant comme un cerf, gracile comme un frêne,
 Il incarnait nerveuse et noble notre Ardenne.
 Si j'ose ainsi parler, Greindl était racé
 De son élan à lui plus que de son passé.
 Volontaire à seize ans en mil neuf cent quatorze,
 Trente-neuf le rengage au conflit qui s'amorce.
 Polyglotte, ingénieur, père de douze enfants

Qui dans Isle-la-Hesse évoquent douze faons.
 Il avait secondé les maquis de Cédrogne
 Qui remontent au nord d'Houffalize et Bastogne.
 Ma visite de juin au groupe de Bihain
 Une dernière fois m'avait montré combien
 Dévoué sans compter, généreux sans jactance
 Il signifiait aux yeux de tous la Résistance.
 Ce fut encore lui qui de son fonds remplit
 Les greniers des maquis de Jemelle et d'Ambly.
 Greind fut arrêté entre Ny et Fisenne,
 Villages frontaliers de Famenne et d'Ardenne.
 Revenant de mission, il avait presque atteint
 Le maquis de son chef, le commandant Bastin.
 (Belge, ce commandant, en fait, major s'appelle;
 Mais laissons ces querelles de clocher ou chapelle!)
 C'était le six septembre, encore de grand matin;
 A trois jours près, je suis de ma date certain.
 Mais je connais par cœur, pas à pas, cette terre:
 J'écrivis «Faux Appel», Ny, dans ton presbytère!
 Greindl nous échoua dans la rude saison
 Après avoir traîné quatre mois en prison.
 Notre «Vertrauensmann» ou homme de confiance,
 Bien au fait des complots de douteuse ambiance,
 Me prévint: «Sois prudent! Greindl pourrait avoir
 Quelques difficultés. Ne va plus trop le voir.
 «Ils» ont ouvert sur lui une de leurs enquêtes:
 De tout cœur je souhaite qu'il en sauve sa tête.»
 Je sais le sens des mots depuis le cas Spillaert!
 Je courus chez Greindl avant qu'il fût trop tard.
 Ce droit d'entretuer que des bagnards s'arrogent
 Ces tribunaux secrets qui rappellent la Loge,
 Sont la pus lourde charge envers la faction
 Et remplirent René de stupéfaction.
 Il hésitait à croire. Il me fallut lui dire
 Qu'il allait confesser sa foi dans le martyr.
 Je sais parfaitement que ses accusateurs,
 Traîtres, l'inculpaient d'être un collaborateur.
 Or, ce sont ces briseurs de fusils en quarante
 Qui sont juges ici: ce titre est une rente.
 On ne lui reprochait rien que d'être chrétien
 Mais le proverbe est vieux: «Qui veut noyer son chien...»
 L'enquête était réglée en sorte qu'elle évince
 Absolument tous les témoins de sa province.
 Car aucun Ardennais, car aucun maquisard,
 Aucun, aucune ne fut admis à faire part
 De ce qu'il savait sur Greindl et son rôle.

On intitule ça «enquêtes» et «contrôles»!
 Humble mieux qu'un enfant, soucieux de s'abaisser,
 René Greindl me pria de le confesser.
 Libertin qui prétends la vertu impossible,
 Ecoute ce soldat à l'accent indicible.
 Dans la boue et la nuit, bras dessus, bras dessous,
 Affaiblis, titubaient prêtre et pénitent saouls.
 Mais planaient par-dessus cette jaunâtre fange
 Les ailes de la grâce et la vertu d'un ange.
 Je portais avec moi le Très Saint Sacrement,
 Caché dans les replis de mes sous-vêtements.¹
 J'ouvris la boîte étroite et lui confiai l'hostie
 Pour qu'il rompît ce pain en multiples parties.
 Après sa mort, je sus qu'il en avait remis
 Jour à jour les fragments à de très sûrs amis.
 Ce siècle du progrès – les V, les chars, les bombes –
 Nous ramène, payen, aux us des catacombes.
 Le Christ indivisible aliment de piété,
 Corps et âme, Homme et Dieu, se donne tout entier.
 Son sang est dans ce corps; le manger c'est le boire;
 Nos estomacs charnels sont calice et ciboire.
 Dans un frisson René m'enlaça tendrement:
 «Je voudrais te confier, oral, mon testament.
 Explique bien aux miens que je ne pus écrire,
 Règlement dont il est trop dangereux de rire.
 Il suffit d'un martyr... Bénissons d'abord Dieu
 S'il daigne me choisir pour témoin en ce lieu.
 A ton retour gagne au plus tôt Isle-la-Hesse
 Pour y offrir en rouge, et non en noir la messe.
 Dans le double salon qui te reçut en juin,
 A mes douze orphelins dis ce que je t'enjoins.
 Après moi, comme moi, je veux que tous pardonnent:
 Je veux qu'on ne recherche et n'accuse personne.
 Dieu ne permettra rien qui ne soit pour mon bien,
 Le pardon intégral est un signe chrétien.
 J'ai découvert, ici, combien j'aimais ma femme;
 Elle est en vérité la moitié de mon âme.
 Demande-lui pardon de mes vivacités,
 Et tant d'autres péchés que j'ai déjà cités.
 La pure jeune fille se «fiance» et se «fie»:
 Coupable est le mari s'il ne la sanctifie.
 Je ne suis point jaloux. Ma femme est jeune et peut
 Prendre époux. Elle est libre et sage comme peu.
 Tu lui diras que je lui fus toujours fidèle,

(1) Le père Leloir avait été prévenu: tout acte de culte était puni de mort. (NdE)

Et son René non plus jamais ne douta d'elle.
 Entre mes douze enfants je veux l'égalité;
 C'est ma plus stricte et plus formelle volonté.
 Si l'une ou l'un devient religieux ou apôtre,
 Il a droit au douzième autant que les onze autres;
 Car frustrer cet enfant qui dit au monde adieu
 Déroberait sa part moins aux hommes qu'à Dieu.
 A l'exemple des saints qui nos monts sillonnèrent
 Puisse l'un de mes fils se vouer missionnaire!
 Je le vois s'embarquer par la grâce enhardi
 Vers ton fascinateur Ruanda-Urundi¹
 Pour y renouveler, si Dieu veut, les miracles
 De nos saints ardennais, Walhère, Hubert, Remacle...»
 – «Was ist los?» – «Qui va là?» Un Lagerschutz honni
 Nous sépara. Je l'embrassai et le bénis.
 – Quand vous serez là-haut, priez Dieu qu'Il nous donne
 Des saints, prêtres, laïcs, dévots à la Madone.»
 Bientôt René Greindl fut inscrit en transport;
 L'éditeur de ces vers put conjurer le sort.
 Février commençait et démentait nos trances;
 Tous les débuts de mois sont nimbés d'espérance...
 ... Il fut le vingt au soir, neuf heures et demie,
 Au block soixante et un, tué par trois amis.
 Je suis documenté, source extraordinaire:
 Un médecin a vu ceux qui l'assassinèrent.
 Dans l'ombre de son box, comme sous un portail,
 Pour le futur vitrail, il vit tous les détails.
 Au coin droit de l'email, déchiffre le paraphe
 De Michel Dieudonné, docteur syphiligraphie.
 Greindl était vidé, après un mois de camp,
 Par la dysenterie, un mal ici fréquent.
 Des Wallons au Revier voulurent l'introduire.
 Sans doute y était-il malaisé de lui nuire.
 Or la clique veillait. Quelques heures plus tard
 Elle le ramenait à son point de départ.
 Nul ne put l'approcher la dernière semaine;
 Dieu tint à lui couper toute affection humaine.
 J'entends pourtant le dialogue inarrêté
 De l'être qui rejoint l'Être qui l'a prêté.
 Le jour dit, l'heure dite, en pénombre les sbires
 Se glissent jusqu'au corps contre qui ils conspirent.
 A mi-voix l'un des trois appelle: «René Greindl!»
 Je l'avais éclairé sur le sens d'appels tels

(1) Les vœux de René Greindl ont été exaucés: il eut deux fils prêtres en mission au Rwanda. (NdE)

Mais la voix lui était (et pour cause) connue.
 Abandonné, il crut à l'ange dans la nue.¹
 Ce n'était que Judas. Au lieu de l'embrasser,
 Il l'attrapa aux pieds, hors du box encrassé.
 Sur six mètres carrés, à douze ou davantage,
 Greindl gisait de biais au troisième étage.
 L'officier pris en traître accrocha ce qu'il put;
 Par les pieds retenu, il chut sur l'occiput;
 Corps jaune et squelettique étendu nu par terre,
 Corps qu'impère toujours une âme volontaire.
 Il se redresse. Un gars que la faim déprava
 Lui planta au côté gauche en éclair la Pravaz.²
 Car j'ai vu la seringue avec le cyanure
 De potassium qui verdâtrait la rainure.
 En casquette danoise et long veston marin,
 Patients, les assassins attendirent la fin.
 Le témoin épiait les silences et gestes;
 Ni numéro, ni écusson sur les trois vestes.
 D'abord de force assise une ombre se tordait
 En proie à l'hémolyse qui de bave bordait
 La bouche aux lèvres pâles ivre de baisers tendres
 D'où seul plaintif un râle encor se laisse entendre:
 Sang déséquilibré et nerfs en convulsions,
 Du mal inoculé normale évolution.
 Réaction chimique, cette apparente lutte
 Hachait de sa mimique l'éternelle minute.
 A trois pour les deux pieds, ils traînèrent dehors
 Sur le sol étranger la grâce de ce corps.
 «Après moi, comme moi, je veux que tous pardonnent
 Je veux qu'on ne recherche et n'accuse personne».
 (Léon Leloir, des Pères Blancs, Aumônier divisionnaire du maquis des Ardennes,
 BUCHENWALD, Aux Editions du Rendez-Vous, Paris, 25 mai 1945.)

(1) L'ange sorti de la nue et arrêtant le bras d'Abraham au moment où il va immoler son fils unique Isaac. (NdE)

(2) Seringue. Du nom de son inventeur. L'assassinat ici conté par le menu n'est pas l'unique signe de la puissance de la «faction» au camp de concentration de Buchenwald. Ailleurs (page 234) le R.P. Leloir écrit: «Sous la terreur SS, règne l'autre terreur. Gouverner sans amour fut toujours une erreur./Amis, pardonnez-moi ce soir mon amertume:/D'un fils de mes maquis le crématoire fume./Moi qui jamais de vos services n'abusai,/Pourquoi me l'avez-vous, sectaires refusé?/Il ne s'affilia point, le pauvre à telle clique./Locale république aux procédés obliques./Ne vous réclamez pas, effrontés, d'un parti;/Je les servis tous, prêtre, et les connais, pardi!/>» Allusion claire à l'organisation des communistes à l'intérieur du camp: hors du parti, point de salut: «Vous accaparez seuls toutes les bonnes places;/Vous vous «organisez», en petit, des palaces;/Vous surtout, «Stubendienst», je traduis: «préposés/Au vol des rations»... Vous avez tout osé!» (NdE)